

LETRES

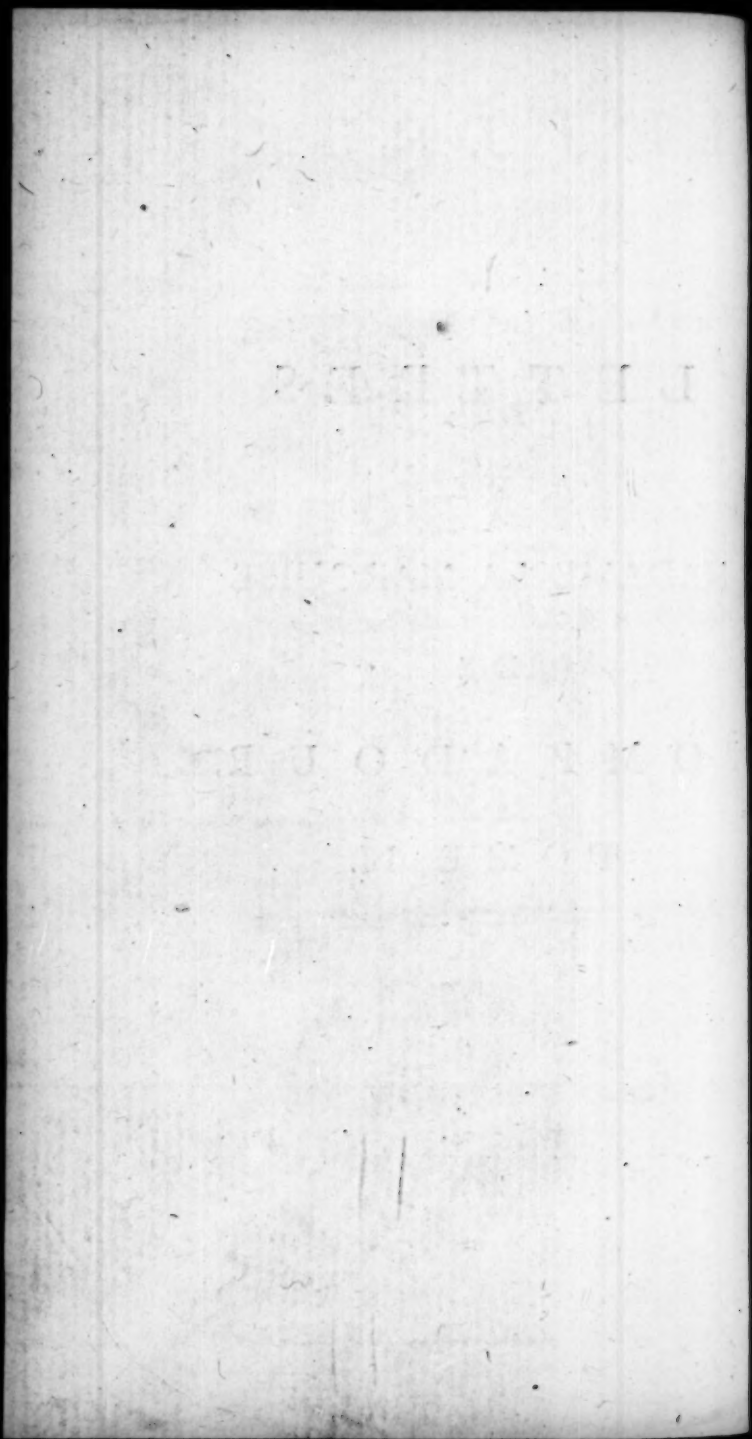
DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME II.



I
M
P
D

=

Che

LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII,
inclusivement.

TOME II.

A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL,
dans le Strand. M. DCC. LXXIV.

LETTERS

ADONIS

OMPAIDU

ADONIS

TOME II

ADONIS

A LONDRES

ADONIS

ADONIS

ADONIS

ADONIS

A
M
me
imp
est
le
vou
vain
asse
qui

L E T T R E L.

A la maréchal de BROGLIE. 1761.

MADAME, votre lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup; mais il m'est impossible de vous soulager : le roi est fort en colere, & je crois que mr. le maréchal n'est pas sans tort. Il vouloit vaincre tout seul, & il a été vaincu. Son adversaire se défend assez bien; il a une lettre en poche qui semble le justifier. Cependant

A 3 je

je suis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de mr. le maréchal : il est brave , il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent & respectent , & le seul qui puisse faire oublier le comte de Saxe , qui étoit l'ange tutelaire de la France. Ainsi sa gloire est à couvert , & le dédommagement bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de consolation , madame , en attendant que la fortune change. Le roi est bon ; il a beaucoup d'estime pour mr. le maréchal , & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage , qui ne sauroit durer ; & vous verrez un tems plus

(3)

plus heureux : dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours besoin.

Je suis, &c.

L E T T R E L I.

Au maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros prince * allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime : il savoit sans doute qu'il me fesoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : consolez-vous. Le roi est fort mélancolique : cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste

* Le prince de Nassau-Saerbruck.

& la plus nécessaire qui fût jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent : il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant : il faut l'avoir vu dans ces tems d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui : il a l'ame belle & généreuse. Le bon droit est pour nous, & le ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoiqu'il en soit, on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef d'œuvre de politique , au *pacte de famille* ; & ce que la France n'auroit osé demander ni espérer dans les tems les plus heureux , elle l'a

A 5 obtenu

obtenu au milieu de ses disgraces.
 Les françois sont à présent espagnols
 & les espagnols sont françois : c'est
 surtout à présent qu'il *n'y a plus de*
pirenées, comme disoit Louis XIV.

On espere beaucoup de ce coup d'é-
 tat, & les anglois n'en seront pas con-
 tens : ils seront obligés de séparer
 leurs forces pour faire tête aux es-
 pagnols, qui ont une très-belle flotte,
 une bonne armée & des bons officiers.

On a resolu de forcer les portugais
 à se déclarer : leur neutralité est plus
 préjudiciable à nos affaires qu'une
 guerre ouverte, par les secours de
 toute espece qu'ils fournissent aux
 anglois, dont ils sont les très-humbles
 serviteurs. C'est une chose plaisante
 de

de voir un roi de cinquante ans en tutelle, avec un fantôme d'autorité, qui regne sans gloire & sans liberté. Une nation, qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se rendre inutilement esclave, ridicule & méprisable. Le ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zèle & de chaleur. Cependant on croit que le portugal refusera d'abandonner les anglois : les intérêts du commerce de ces deux nations sont tellement liés & compliqués qu'on regarde une rupture comme presqu'impossible. C'est pourquoi les espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à Lisbonne; & la France, malgré ses pres-

pressans besoins, ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà mr. le maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espere aussi que vous ferez employé cette année : comptez sur vos amis, &c.

L E T T R E L I I .

A la Comtesse du BARAIL.

VOUS pouvez vous assurer que le jeune marquis ne sera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit : mais n'est-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite & ceux que j'estime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non, madame, je me souviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La cour n'a jamais été si brillante qu'à présent au milieu de la misère publique. Nous avons une demi-douzaine d'alteſſes
allemandes

allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un surtout qui daigne me faire sa cour. Les hommes, & surtout les princes, ne font rien pour rien : c'est pourquoi je devine qu'il a quelques vues; mais je le laisserai venir, & peut-être le servirai-je; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux visir * devient insupportable; mais on le souffre parce qu'il est nécessaire, ou qu'il passe pour l'être. Il est toujours mécontent, sombre & farouche : la vieillesse, comme les honneurs, change les mœurs. Cela est insupportable, & il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chère amie, je ne changerai jamais

* Le maréchal de Belisle.

mais pour vous ; car j'ai trop de plaisir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baisers pour moi à votre petite fille , & faites mille complimens au grand homme, &c.

L E T T R E L I I I .

A mr. de VOLTAIRE. 1762.

JE suis déjà informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, & votre zele pour la servir, font honneur à vos sentimens, & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'état : vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes & les grands abus : il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les juges de Toulouse ont été

été bien précipités & bien cruels : il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures, ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles : la vérité & la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célèbre & honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse affaire : je le lirai aussi-tôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la question ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice & de la vertu opprimée. Je suis charmée, monsieur, que vous vous soyiez adressé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous

me

me croyez le cœur bon. Oui, je
l'ai, ou crois l'avoir ; & dans cette
occasion je tâcherai de mériter votre
estime & celle de ceux qui vous
ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie sincèrement de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtems que nous savons que le nouveau czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante ; & j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaisanter sur les défaites des russes,

ou

ou des alliés, quand l'occasion s'en
présentoit ; ce qui fesoit voir qu'il
avoit un mauvais cœur & un mau-
vais esprit. Personne ne doute que ce
prince n'abandonne bientôt l'alliance:
encore serons-nous bienheureux, s'il
ne se joint pas à nos ennemis. Dans
une pareille circonstance votre mi-
nistere est très-délicat : vous mar-
cherez partout sur des épines. Ce-
pendant tout despotique que soit un
czar de Russie, on ne croit pas que
celui-ci ose abandonner brusquement
la cause commune : cette démarche,
si elle étoit trop précipitée, ne man-
queroit pas de déplaire à la nation.
Les russes savent obéir ; mais ils sa-
vent aussi se défaire de leurs maîtres,
quand

quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce prince seroit surtout déplorable dans la circonstance; car l'Alexandre du nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais hélas ! celles du Canada étoient à nous ?

Le roi est fort satisfait de votre
con-

conduite; il a beaucoup de confiance dans vos lumières; & personne ne doute que si le czar abandonne ses amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je suis, &c.

L E T T R E L V.

Au Duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOUS avez bien raison, mr. le duc; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né huguenot; mais il ne falloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impossible qu'il ait commis le crime dont il étoit accusé : cela n'est pas dans la nature. Cependant il est mort, sa famille est flétrie, & ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon cœur du roi a bien souffert au récit de cette étrange aventure,

&c

& toutela France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, & plus de religion à leur maniere qu'il ne leur en faut pour être bon chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi , mr. le duc, avec vos remercîmens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit : vous le méritez , j'en ai parlé au roi, & voilà tout. Le service que je vous ai rendu , m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & soyez l'ami du prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin : il a de grands exemples dans sa famille, & bonne en-

vie

Le
 ens
 &
 l'il
 ré-
 &
 nr.
 y
 on-
 rlé
 que
 de
 our
 de
 une
 m-
 en-
 vie

envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux; on ne connaît plus la France; la race des grands hommes est presque éteinte: j'espère que vous aiderez à la faire revivre, & je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une manière digne de vous, &c.

L E T T R E L V I.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

COMMENT vous portez-vous, mr. le duc ? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface , qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand besoin de la paix avec les anglois , & que les anglois n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien, le roi a hier résolu dans son conseil de vous charger d'une
petite

petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions : delà vous irez à Londres faire la révérence au bon roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le roi ne favoit d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate : une certaine personne a cité votre nom ; sur quoi ce bon prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zele pour son service. Je l'écoutois avec plaisir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable :

il seroit plus beau d'être l'ambassadeur d'un roi vainqueur que celui d'un roi vaincu. Mais vous êtes bon françois; l'amour de la patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espere est la seule chose que je desire actuellement, & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne; mais si je puis voir la France paisible, le roi content, & ses sujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur, mr. le duc : vous aurez toujours une des premières places dans la liste de ceux que j'estime, & qui est très-courte, &c.

LETTRE LVII.

A la comtesse de B A S C H I. 1752.

MA chere amie, car ce nom est plus beau que celui de madame la comtesse, & c'est pourquoi je m'en sers souvent, vous me demandez si je pense toujours à vous. Que ne me demandez-vous si je vis encore. Pourrois - je oublier vos charmes & votre mérite ? Enfin j'espere que nous aurons la paix. Elle nous est bien nécessaire après la guerre la plus funeste & la plus honteuse qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation

B 3 sous

sous Louis XIV. s'est dissipée comme un songe, & elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle comtesse ! Le roi est chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contents. Le bonheur ne se trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes & modérés, qui ne desirerent, n'esperent, & ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit falu pendre une demi-douzaine d'officiers généraux pour donner l'exemple, & que les anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un amiral. Le roi ne rioit pas ; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché

empêché de dire que ce raisonnement
 là n'étoit pas tout-à-fait ridicule.
 Les anglois nous ont bien fait du
 mal, & nous leur en avons bien fait
 aussi : voyez s'il y a là quelque sujet
 de consolation, car il faut profiter de
 tout. Valcourt disoit aussi qu'au lieu
 de demander la paix, il n'y auroit
 qu'à laisser prendre aux anglois le
 reste de nos colonies, retirer nos
 troupes d'Allemagne, & faire une
 guerre défensive sur nos frontieres,
 tandis que nous employerions la plus
 grande partie de nos forces pour
 faire des descentes chez l'ennemi, le
 harceler, désoler son commerce, &c ;
 que par-là les anglois seroient obligés
 de demander la paix à genoux en

moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il auroit fallu prendre ce parti il y a deux ans : c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépîte contre moi-même quand je confidere quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France ; des gens qui n'étoient propres à rien & qui aspiroient à tout ; qui savoient faire des révérences & des bassesses, & couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent & le roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au prince de Conti, pourquoi

quoi la France avoit tant dégénéré,
 & qu'on ne voyoit plus de Turennes,
 ni de Villars, ni de Saxes. *C'est*, dit-il,
depuis que nos femmes ont affaire à leurs
laquais. Helas ! tout a changé. Adieu,
 ma belle comtesse ; je vous aime de
 tout mon cœur, &c.

L E T T R E L V I I I .

Au maréchal de SOUBISE. 1762.

NOUS sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la sagesse du prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu parole.

parole. Il falloit, difent vos ennemis, qu'il comptât bien fur fa fortune, ou fur votre incapacité. Quant à votre collègue, tout le monde le juftifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger fi févèrement, & moi encore plus de vous avoir expofé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai foin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le roi, qui eft réfolu de la faire avec fes ennemis. Les vieillards qui fe reffouviennent des dernières années de Louis XIV. leur comparent le temps préfent. Nous avons tout perdu, des batailles fans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous

n'avons plus ni argent, ni ressources. Le roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, mr. le maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, 'qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les anglois sont trop bien servis.

servis. Je hais surtout & j'estime ce
marquis de Granby, qui doit au moins
partager par moitié la gloire du prince
Ferdinand. Je conviens qu'il est bien
difficile de vaincre de pareils hommes,
& nous craignons à tout moment de
recevoir la nouvelle de quelques nou-
veaux désastres, à moins que vous ne
fassiez changer la fortune, ce que je
souhaite de tout mon cœur, sans oser
l'espérer.

Je suis, &c.

L E T T R E L I X.

Au duc de CHOISEUL. 1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le roi est content & vous estime. Le vieux maréchal étoit trop systématique, & les hommes à systêmes réussissent rarement. Jamais ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier roi, que l'on fit ministre de la guerre, parce qu'il savoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc
de

de mieux faire , & de réparer les fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles ; mais votre gloire en sera plus grande , si vous triomphez des difficultés , comme je l'espere.

Ce qui se passe parmi les Russes est inoui : quels maîtres ! quels sujets ! L'impératrice Elisabeth meurt , son neveu lui succede , & sa femme le supplante , & tout cela en six mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi de se faire soldat prussien , & de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle czarine , ni compter sur elle , quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse
qui

qui avoit été conclue ave la Prusse :
 foyez sûr qu'elle ne lui fera pas la
 guerre. Il y a des horreurs dans
 tout cela. Il ne faut pas non plus
 espérer grand'chose de la part des
 espagnols : je les crois sinceres,
 mais ils sont inactifs & irrésolus.
 Quant à l'Allemagne, tout y est
 désespéré. L'Allemagne a toujours
 été le tombeau des françois : dans cette
 guerre elle a encore été le tombeau
 de leur gloire. Ainsi ce bel épou-
 vantail du *pacte de famille* n'aboutit
 à rien. Les anglois en ont eu peur :
 à présent ils rient avec raison de leurs
 frayeurs & de nos vaines espérances.
 Le plus sûr est donc de faire la paix :
 mais

mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire , qui est l'ennemi naturel du genre humain , & surtout des françois. Mr. le duc , si vous venez à bout de cette grande affaire , vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre : cela est impossible ; les anglois & les françois ne peuvent rester longtem^s amis : la haine réciproque des deux nations , la rivalité du commerce , l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m' imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans

dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier partout, & d'attaquer les anglois avec plus de succès & de sûreté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes; & ils nous donneront des loix ! J'espere que cela ne durera pas : tâchez, mr. le duc, de faire la paix
aux

aux conditions les plus raisonnables
qu'il se pourra, après quoi préparez-
vous à la guerre.

Je suis, &c.

L E T T R E L X.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez m'est venue interrompre brusquement. Allons, madame, m'a-t-elle dit, laissez là votre lettre & vos complimens ; il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir : j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin cependant, nous
avons

avons vû entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé : c'étoit votre fille. En honneur elle est adorable, la petite : elle a de beaux yeux, de beaux traits ; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait ; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur : l'homme qui l'aura sera bien heureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie, & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cet aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussitôt mis à vous écrire.

A pro-

A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il étoit hier à la messe du roi auprès de la belle marquise de Gondi. Elle l'avoit vû deux ou trois fois chez ses amies, & lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il que ce benêt avec sa figure abominable se met dans la tête qu'elle est folle de lui? Il étoit donc à la messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en apperçût, & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux : il lui pousse donc rudement le bras, & fait tomber ses heures, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser, & de lui baiser la main. Tout cela lui a réüssi jusqu'au

qu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La dame de retour chez elle lui a fait dire que son procédé avoit été indécent & grossier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer son visage, & qu'elle souhaitoit sincèrement qu'il devint aussi sensé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade : quatre médecins n'ont pû empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau, & il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire sera une des plus tragiques dans celle de l'amour propre. Mais hélas ! qui est-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me

crois

crois encore très-jeune & très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La duchesse vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit ? Elle est du très-petit nombre des femmes estimables. Elle a beaucoup de religion, d'esprit & de gaieté : ce sont les personnes que j'aime, quoique je ne les suive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... * elle est folle à lier. Hélas ! c'est l'amour, le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant, qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de son

* La duchesse de Beauvilliers.

son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa maîtresse. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B..... est enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien, mais en attendant, elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos ministres à bâtir des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire : il y a presque

cent ans qu'ils ont le bonheur d'être françois, & ils vont s'en réjouir solennellement : cela fera rire les anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire sans crainte, & sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais hélas ! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

L E T T R E L X I.

A madame l'abbesse de CHELLES.*

1762.

J E recommande à vos prieres le roi,
la France, & moi, avec tout le
reste : le ciel n'est jamais sourd aux
prieres des saints. On va travailler à
la paix, mais il n'y a que Dieu qui
puisse nous la donner. C'est une grace,
madame, que vous êtes digne de de-
mander & d'obtenir. Que vous êtes
heureuse d'avoir quitté ce monde bas
& méchant ! Il y a de belles dames

C 2 qui

* Auparavant mademoiselle de Rupelmonde.

qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raison, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoute de tout. J'ai désiré les grandeurs, & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente ? Sire, lui dis-je, je suis fort contente, & en même-tems je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa cour ; il vous regrette & vous admire : il dit que vous servez à présent
un

'envie un meilleur maître. Hélas ! je vou-
 nnées, drois bien le servir ce meilleur maître.
 les pe- J'ai dans l'esprit que l'ennui , la tri-
 t pitié stesse qui m'accablent, sont une invi-
 é dans tation de sa part : mais je suis foible,
 goute & je continue à porter mes chaînes.
 rs, & Je vous salue, madame, avec le res-
 il me pect & l'affection que mérite votre
 andis vertu. Aimez-moi , plaignez-moi ,
 Mais & priez pour moi , &c.

vous
 s-je,
 tems
 yant
 vient
 nt de
 s ad-
 sent
 un

L E T T R E L X I I .

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

VOUS avez donc vû la capitale
 & les nouveaux romains, com-
 me ils s'appellent : vous aurez de la
 peine à les aimer. Le roi George vous
 a bien reçu, les seigneurs vous cares-
 sent, & la canaille vous sifle : c'est
 tout ce que nous avions prévu. Le
 grand point est des'attacher au prin-
 cipal : il faut parler au pilote & aux
 officiers du vaisseau, sans faire atten-
 tion à la populace qui murmure à fond
 de cale. L'histoire de votre souper de

Cantorbery

Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste , la paix n'est pas faite , & votre hôte vous a traité en ennemi . Les anglois , dites-vous , ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse & suffisante ; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui . On admire vos dépêches ; le roi est très-content . On est prêt à céder volontiers le Canada aux anglois : grand bien leur fasse ! Mais pour les îles & Pondicherry , il faut les sauver à quelque prix que ce soit . Quant à la rançon des prisonniers & aux billets du Canada , il n'y aura pas de difficulté : c'est un petit mémoire de marchand ,

qu'il faudra payer aussi-tôt. Je vous prie de ne pas oublier de présenter mes respects à la grande dame : la bagatelle que je lui ai envoyée, est trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle, &c.

Je suis, &c.

A
Q
veni
ses q
que n
mort
ou le
comm
venir
dans
dans

LETTRE LXIII.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

QUE dites-vous de l'archevêque*? N'est-il pas plaisant de venir nous fatiguer de sa bulle & de ses querelles avec le parlement, tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre, ou les négociations de la paix? C'est comme si on disoit à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue, tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colere,

C 5 mada-

* de Paris.

madame : de quels charmes voulez-vous parler ? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phrase-là pour vous. Hélas ! mes charmes sont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le duc nous mande que les anglois savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices : ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges

neiges du Canada : grand bien leur fasse ! La perte n'est pas grande, excepté celle de l'honneur , qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut , ma chere , que je vous conte une folie. L'ambassadeur que vous savez * , m'est venu rendre ce matin une visite , & après les premiers complimens, il s'est écrié : *En vérité, madame, vous avez de beaux yeux !* Je me suis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh ! à qui parlerois-je donc, dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné

C 6 tant

* Le duc de Bedford.

tant de vanité, que je me suis d'abord
 habillée en couleur de rose comme
 une petite fille. Mais voilà par mal-
 heur qu'en passant devant une glace,
 j'ai rencontré un visage maigre de
 quarante ans. J'ai demandé qui étoit
 cette femme-là ; on m'a dit que
 c'étoit moi , & sur cela j'ai quitté
 ma robe couleur de rose. Mais par-
 lons sérieusement, ma belle comtesse ;
 je vous aime avec une tendresse, dont
 je suis quelquefois surprise, & dont
 je ne me serois jamais crue capa-
 ble pour une femme. Croyez que
 c'est le plus grand plaisir de ma vie :
Dolce vita amorosa : per che si tardi
nel mio cor veniti ? C'est de mon
 amitié pour vous au moins que je
 parle :

parle : l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous, &c.

LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS 1762.

IL faut toujours vous remercier, mr. le duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles , & vos lettres sont charmantes. La politique , qui rend tant d'hommes sombres & jaloux , ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme si c'étoit le rinoceros , & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous , qu'à vous
en

en louer : je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui pour les manieres, la politesse, la magnificence & les sentimens auroient pû nous donner des leçons.

Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même ; on voit votre mérite, & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourse de Londres, & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerois autant m'aller exposer dans la forêt noire. La populace angloise n'est ni polie, ni aimable : c'est peut-être

tant

tant mieux. Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenoit jamais, il cesseroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez, mr. le duc, de votre côté, d'adoucir certains articles comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse & à vos lumières : mr. de Choiseuil vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur présenter mes devoirs, &c.

Je suis, &c.

LETTRE LXV.

*Au duc de NIVERNOIS.**Octobre 1762.*

JE vous remercie beaucoup, mr.
 le duc, de votre attention & de
 votre ponctualité à me faire part du
 progrès de votre négociation. Elle
 va rapidement, & elle ne pouvoit
 être en des meilleures mains. C'étoit
 l'opinion du vieux maréchal de Bel-
 lisle, qu'il n'y avoit point de pays au
 monde, où il fût plus aisé de semer
 la division qu'en Angleterre : il faut
 qu'il y ait toujours deux factions;
 il

il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne seroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les anglois sont de bonnes gens : ils sont actuellement raisonnables, & sinceres dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix l'année derniere étoit ce vieux renard de Pitt : il sentoit bien qu'elle étoit nécessaire ; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle seroit

seroit odieuse, & afin qu'il pût désoler son roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile ministre sans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année passée, & je ne fais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est puissante, & il est impossible d'acheter toutes ces gens-là : en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain, mr. le duc, que vous vous conduisez avec une adresse infinie : c'est un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais : c'est
une

une obligation que le roi & la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers françois en Angleterre, qui s'y sont mariés, & ont établi des manufactures de batistes ? Examinez cela, s'il vous plaît ; & voyez s'il seroit possible de prévenir la perte de tant de sujets du roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre tems à Londres, que le duc de Bedford le fait à Paris : il se réjouit, & paroît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante : il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propose, ce qui
lui

lui laisse beaucoup de tems pour les amusemens. Les anglois ne savent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, mr. le duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir : les affaires vous occupent tout entier : ces soins sacrés qui regardent la patrie, sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur : j'espere que vous penserez aux petites emplettes que vous savez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je suis, &c.

L E T T R E L X V I.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'est-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir; car à présent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé, & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux roi Stanislas : il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que
dans

dans le second point ; c'est une sainte ,
 dont la vue seule afflige les pauvres
 pécheurs. Stanislas aime fort les
 jésuites qui dirigent sa conscience &
 ses revenus : ainsi le voilà en bonnes
 mains. Cependant par égard pour
 son rang , son âge & ses vertus , la
 proscription de ces honnêtes gens ne
 s'étendra pas jusqu'en Lorraine : ce
 bon prince en mourroit de chagrin ;
 & il est bon qu'il vive encore pour
 l'exemple des rois & le bien de ses
 peuples. C'est une chose étonnante
 & en même-tems fort naturelle , que
 l'affection que les lorrains lui portent.
 Il y a quelques années qu'il avoit
 coutume de se promener par tout le
 pays

pays dans une caleche : il n'avoit qu'un seul page avec lui dans ces courses, & il s'amusoit à fumer avec une grande pipe à la turque de six pieds de long. Comme on lui représentoit un jour à ce sujet qu'il exposoit sa personne sacrée : *eh qu'ai-je à craindre*, dit-il, *ne suis-je pas au milieu de mes enfans !* Voilà, selon moi, un mot sublime, que les souverains devroient bien méditer. Il seroit à souhaiter qu'ils sentissent comme lui le bonheur d'être aimés, & méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfaisant*, qui est, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un roi.

On

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puissances belligérantes pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriseroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre : mais un beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste, cette démarche irrégulière lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des princes.

Vous voyez, ma très-chère, que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime, & qui me

convient pour bien des raisons : vous les sentirez vous-même un jour aussi-bien que moi.

La paix est presque conclue, & nous nous en réjouissons comme des joueurs, qui après avoir presque tout perdu, viennent à bout de sauver quelques louis d'or qui les mettent en érat de tenter encore la fortune à la premiere occasion. Adieu, ma belle comtesse, réjouissez-vous aussi avec nous, & aimez-moi.....

LETTRE LXVII.

A la même.

OUI, madame, j'ai vû quelque chose de la *Nouvelle Héloïse* ; mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle mauffade créature que cette *Julie d'Etanges* ! Combien de raisonnemens & de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme ! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou malgré tout son mérite : il a des idées si singulieres, il écrit d'une maniere si singuliere & si arrogante, que je n'ai pas

D 2 bonne

bonne opinion de sa tête : car la sagesse est simple , unie , douce & sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre , bourru , grossier , avec autant de soin que d'autres à être amousans , gais & polis. Il y a quelque temps qu'ayant appris qu'il étoit pauvre , je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne oeuvre , il falloit user d'artifice , & donner le change à sa délicatesse , ou à son orgueil , comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier.

Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non, c'est trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laissa le reste, & se renferma sur le champ dans la caverne pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle espece. Les anciens cyniques méprisoient tout, l'or, la table, les plaisirs, & les rois pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, & n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avoient grand nombre d'admirateurs,

& ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce tems passé n'est plus, & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV. *Ote-toi de mon soleil.* Cependant j'admire son éloquence & la force de son stile : J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, & je l'aurois obligé très-volontiers s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours arguant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable, douce,

tou-

touchante , sans raisonnemens alambiqués , sans argumens d'avocats , & surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût.

Ne montrez cette lettre à personne : lisons & jugeons les livres pour nous-mêmes sans rien prétendre , ni rien affecter. Voilà une longue lettre sur des riens ; mais je n'avois rien à vous dire , & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix , que cette paix sera humiliante , que le comte plaît toujours beaucoup au roi , & que je vous aime de tout mon cœur : mais vous savez tout cela. Adieu , mon amie , souvenez-vous toujours

de la belle déesse, qui n'est plus ni
déesse, ni belle, & qui ne s'en soucie
guere.....

LETTRE LXVIII.

A la même. 1762.

VOUS me parlez toujours du
 pauvre M. . * . Je le souffre,
 mais je ne suis pas obligée de l'estimer.
 Je lui dis quelquefois, „ Mon pauvre
 „ ami, vous devriez considérer ce
 „ que vous étiez plutôt que ce que
 „ vous êtes : j'espérois que la vanité
 „ vous rendroit un galant homme,
 „ & je me suis trompée. Vous
 „ prenez des airs de grand seigneur,
 „ qui

* Le marquis de Marigni, frere de madame; autrefois monsieur Poisson.

„ qui sont insupportables dans ceux
 „ qui sont nés grands seigneurs, mais
 „ ridicules dans un homme comme
 „ vous. ” Eh bien, il écoute tout
 cela, dit que j'ai raison, me remercie,
 & va de-là se faire appeller *monsei-*
gneur par D. . . . & ses pareils.
 Comme je désespere de le corriger,
 j'ai résolu de lui laisser recueillir la hai-
 ne & le mépris de ceux qui ont le
 malheur de l'approcher; puisqu'il n'y
 est pas sensible. Je l'appelle aussi
 quelquefois *monseigneur*, & il ne voit
 pas que je me moque de lui. Mais
 laissons-là ce pauvre homme, & par-
 lons de vous, ma chère : vous êtes
 bonne, vraie, décente ; vous con-
 noissez

noissez le monde qui vous estime,
 tout le monde vous honore, vous aime
 & vous recherche. Continuez à
 vous faire estimer : c'est le seul plaisir
 solide de la vie, & je tâcherai de
 le partager avec vous. Je m'imagine
 que les belles qualités des personnes
 que j'aime sont aussi les miennes : telle
 est la délicatesse des cœurs qui se
 chérissent véritablement comme les
 nôtres.

Que vous dirai-je du duc de B...*?
 Nous l'avons reçu comme un ange
 de paix : mais cet ange est vieux,
 & n'est pas aimable. Il m'a rendu
 visite en cérémonie, & je l'ai reçu

D 6 sans

* Bedford.

sans façon. Il parle assez bien, mais il raisonne assez mal, & ne me paroît pas avoir l'esprit juste : ainsi c'est le meilleur ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un ministre public est de savoir bien mentir pour l'avantage de son pays : le duc ment comme tous les autres, mais il ne fait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne, & qu'il ne hait pas les louis d'or de France ; & qu'il a pour regle inviolable de faire d'abord son profit , & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos
ministres

ministres ont tous les jours des conférences avec lui : il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de temps on a deviné tous ses secrets, ce qu'il vouloit dire, & ce qu'il ne vouloit pas dire, sans même qu'il s'en doutât ; de sorte qu'on fait déjà quelles seront les conditions de la paix ; comme si elle étoit déjà faite avec le Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du roi George, le duc de Bourgogne les ayant vu dans un livre, demanda hier à son gouverneur, *s'il y avoit deux rois de France, & si son*
grand

grand-papa avoit un collegue. On lui répondit que son grand-papa étoit réellement roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes : mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux : cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique

quoique d'une autre maniere. La misere publique, dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaise santé qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir sur mon visage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant, je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint sincerement, & me console. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que

que j'aurois besoin de consolations.

Adieu, ma très-chère, je vais pleurer, & penser à vous.

Je suis, &c.

L E T T R E L X I X.

Au maréchal de NOAILLES. 1762.

C E que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous ; elle a une dette énorme & effrayante ; ses richesses ne sont que du papier, & ce qui la soutient c'est uniquement son crédit, qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuoit seulement encore un an, les anglois seroient obligés de faire banqueroute,

ou

ou de réduire l'intérêt de leurs fonds, ce qui leur seroit également funeste, & nous serions amplement vengés. Je comprends toutes ces raisons, je les approuve, & je vous en suis obligée. Mais le roi est las de la guerre; il est le maître, & il faut obéir. Cependant, mr. le maréchal, continuez-moi vos avis; la singularité de ma situation me les rend nécessaires, & la supériorité de vos lumieres me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la cour? Vous y trouveriez des amis sinceres, à qui vous seriez utile, & qui à leur tour seroient charmés

charmés de vous servir. Considérez
d'ailleurs, qu'il est fort incommode
de ne pouvoir conférer que par
lettres : je ne vous dis pas la moitié
de ce que je vous dirois de bouche,
& vous ne pouvez m'écrire la moitié
des choses que vous pourriez me dire,
& que j'ai besoin de savoir. Mais
vous aimez votre repos, & votre
liberté : hélas ! vous avez bien rai-
son, je vous envie. Votre fils sera
un galant homme digne de vous :
mais il n'est pas encore aussi phi-
losophe que son pere, car il aime
le monde, comme toutes les jeunes
gens qui ne le connoissent pas, & il
veut faire son chemin. Soyez sûr,
mon-

monfieur, qu'il y a une certaine perfonne qui l'aidera de tout fon pouvoir & qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

Mais pour revenir aux anglois, ne trouvez-vous pas qu'il eft bien dur, de payer la fubfiftance des prifonniers qu'ils ont faits fur nous ? Il me vient dans l'efprit à ce fujet une comparaifon qui me femble juft. Suppofez qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de fon voifin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant fept ans, & puis d'exiger que ce voifin lui paye leur penfion lorsqu'ils lui font rendus ? N'y a-t-il pas là deux injuftices ?

Mais

Mais par malheur il ne s'agit pas ici de justice : la force a enlevé les enfans du roi , & la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout ! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde , comme disoit le philosophe Martin.

J'embrasse toute votre famille ; quand m'envoyerez - vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir , quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs en me rappelant le souvenir de ma chere Alexandrine , qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorsque j'étois sur le point

point de la marier, & cela en vingt-quatre heures de tems. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les personnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras ! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satire que je ferois contre elle ! mais hélas ! je le fais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret ; je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de tems ; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile & possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre.

remettre. C'est comme un malade
 qui sort d'une maladie dangereuse,
 & qui ne sauroit trop se tenir sur
 ses gardes de peur d'une rechute.
 Il y a grand nombre de médecins
 qui adressent tous les jours au mi-
 nistère des remèdes qu'ils disent
 excellens & infaillibles : mais nous
 craignons les charlatans & les empi-
 riques. Vous, monsieur, qui con-
 noissez si bien la maladie de l'état,
 fournissez-nous des remèdes bons
 & sûrs ; ou du moins aidez-nous
 à rejeter les mauvais & à les con-
 noître. J'attends une lettre, & je la
 veux bien longue pour mon plaisir
 &

(92)

& mon instruction. Adieu, monsieur : soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, &c.

LETTRE

L E T T R E L X X .

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

ENFIN après six semaines de conférences , de complimens & de patience , on a conclu les *préliminaires* de la paix ; & tout le monde est dans la joie , car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le roi revenoit de la chasse , lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté , en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735. par laquelle il gagna la Lorraine ,

TOM. II.

E étoit

étoit plus agréable à signer : mais
 peut-être ne s'en souvient-il plus.
 Sa bonté d'ame paroît bien ici, & son
 amour pour son peuple ; car il ne
 trouve d'autre avantage à la paix que
 celui de soulager son peuple : mais
 c'est beaucoup pour un bon roi.
 N'admirez-vous pas cette singuliere
 conformité entre la fortune de cet ex-
 cellent prince & celle de Louis XIV ?
 ils ont tous deux été heureux, craints
 & respectés de toute l'Europe pen-
 dant plus de quarante ans , après
 quoi ce n'a plus été qu'un long &
 déplorable enchainement de calami-
 tés, de pertes & de misere. Quel tems ?
 hélas ! aurois-je jamais crû vivre
 assez

assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un soldat, qui servoit dans la dernière guerre sous le maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit son pays : *j'ai l'honneur d'être françois*. Qui oseroit en dire autant aujourd'hui? cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *préliminaires* : tout le monde s'embrasse, se caresse, se félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende tous comme la douleur nous a rendus misérables.

E 2 Hier

Hier la petite marquise que vous savez courut chez moi toute essouffée, toute suante, toute palpitante. Est-il vrai, madame, me dit-elle, que la paix soit faite? Non, madame, lui dis-je mais elle se fera. Eh quand, madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenoit à la paix. Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin, je la pressai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïssoit la guerre & aimoit la paix de tout son cœur, à cause de lui.

Voilà

Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espere que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cent louis à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit : je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere aussi ; & vous aussi, à ce que j'espere. Adieu, il y a

E 3 longtems

longtems que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent , à cause de cette paix qui doit réjouir tout le monde , & parce que je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N.... * grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien savoir si un loyal chevalier doit rire dans l'absence de sa dame. Quelle horreur ! Manger une omelette brûlante sur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a transpiré malgré toute sa finesse, & on convient généralement que c'est

une

* Nanteuil.

une fort mauvaise , & fort cruelle
 plaisanterie. Nous connoissons ici
 son complice. Ils ont, dit-on, donné
 cinquante louis à cette fille : c'est
 quelque chose, mais ce n'est pas assez
 pour le martire qu'elle a dû souffrir.
 Il faut avouer que le monde est
 quelquefois bien fou & bien mé-
 chant. Les femmes même veulent
 aussi commencer à donner des scènes.
 Des dames qu'on m'a nommées,
 revenant de la campagne la semaine
 dernière, se sont arrêtées dans une
 hôtellerie pour se rafraîchir, & s'étant
 mises à boire, elles ont cassé dans
 leur belle humeur les verres & les
 vitres pour imiter un peu le tapage

des hommes. Quelles femmes ! Adieu,
encore une fois. Est-ce que vous ne
me dites pas de finir ?

Je suis, &c.

LETTRE LXXI.

A la même.

1762.

LE plaisir que j'ai eu de vous voir
 a été bien court, ma chere com-
 tessé : je ne fais d'autre moyen de le
 rappeler & de me consoler que celui
 de vous écrire. Vous savez que
 nous étions aussi transportés de la
 conclusion des *préliminaires*, qu'un
 pauvre mourant, à qui son médecin
 annonce qu'il lui sauvera la vie :
 mais voici bien d'autres nouvelles.
 Les anglois, c'est-à-dire, les mar-
 chands & le petit peuple, jettent feu

E s &

& flammes : ils parlent de pendre le ministre qui osera faire la paix , le ministre qui la négociera , & le ministre qui l'approuvera. Le pauvre duc de B...* fait pitié ; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos ? Pardonnez-moi, madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B.... a donc à trembler ? Madame, vous êtes bien ignorante : est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un roi qui loge à S. James,

* Bedford.

James, sept ou huit cens autres rois
 qui s'assemblent au parlement , &
 sept ou huit millions qui habitent
 les villes & la campagne? Quand le
 roi de S. James fait quelque chose
 qui déplaît aux autres , ils com-
 mencent d'abord par murmurer, par
 écrire, par cabaler; puis ils pendent
 ses ministres, & lui coupent la tête à
 lui-même ou le chassent , s'ils peu-
 vent. Le même homme qui lui baïsse
 la main aujourd'hui pour obtenir une
 place, lui fera demain la guerre s'il
 lui en refuse une seconde , en pro-
 testant toujours qu'il agit pour le
 bien public. Vous voyez donc,
 madame, qu'il n'est pas aussi facile

de finir la guerre que de la commencer dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser là : nous avons beaucoup d'amis à la cour de Londres & au parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle dame , qui aime tant la paix , de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau , & mon chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de reine , comme un hommage naturel rendu à ma beauté ; car je me croyois jeune
&

& jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à madame de L... que je la verrai avec plaisir : j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considère avant toutes choses : car il faut être juste ; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse : ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable ?

L E T T R E L X I I .

A la même.

VOUS n'aviez pas besoin , ma chere amie , de recommander le marquis : tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire , ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissoit de passer une porte : une dame vouloit que je passasse la premiere , & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il

pas

pas que mon pied s'embarrasse dans ma robe, & je tombe sur le front ? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esope à la cour* : ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons dans cette cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'*Esope*, mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modestes. La reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne princesse est sans

con-

contredit la *femme forte*, dont parle ce roi juif qui aimoit tant les femmes: elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime ; il est pénétré de sa vertu, & je crois que, s'il lui survit, il la regrettera sincèrement: Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face

face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le roi ; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sincères à la mort de son père. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'exa-

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect sincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer & de la desirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent ; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuiant, passez-les : mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur
cette

(111)

cette joue , puis sur l'autre : bon
soir , je vais me coucher & rêver à
vous.

Je suis, &c.

L E T T R E LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votre lettre, monseigneur :
 Elle m'a surprise & affligée. On
 se plaint ici que le clergé fait trop de
 bruits sur des riens : je fais au moins
 qu'il tourmente cruellement le roi.
 Je souhaiterois que certains prélats,
 au lieu de se regarder comme des
 peres de l'Eglise, & de faire des
 mandemens que le parlement brûle
 & que la nation méprise, voulussent
 au contraire nous donner l'exemple
 de la modération, de la modestie &
 de

de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur que ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des rois, & scandalisent tout le royaume: si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos jésuites, il faut les abandonner à la justice des parlemens. Un homme qui les connoît bien, me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou, & que leur

société

société a été le fleau des rois & des états qui les ont soufferts. Il me seroit impossible de les servir : mais quand même je le pourrois , je ne voudrois pas ; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh ! bien , qu'on les détruise. Je vous prie donc , monseigneur , de ne me plus parler de cette affaire , & de laisser le roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet , avant d'être évêque. Cependant vous êtes aussi mon pasteur , & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des évêques qui me prient d'employer
mon

mon crédit en faveur de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le royaume une ligue presque générale du clergé pour la sauver , tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre , & cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille , & de me donner leur sainte bénédiction.

L E T T R E LXXIV.

Au Duc de BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, mr. le duc , avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrâce , & je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec son prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fièrement la tête, & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le roi étoit fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite, & la lache envie de vos ennemis.

Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai : car mon devoir & tout mon plaisir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges : sur-tout l'ambassadeur d'Espagne, qui se connoît très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quitté pour aller en Dannemarc ! on lui a donné quelque sujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui

faire honneur & la défendre? Cependant il y a encore du remede à cela: s'il ne s'est pas engagé trop avant, on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, mr. le duc, je vous le repete, je suis ravie de vous revoir parmi nous favorisé, honoré & content: mais ne m'en remerciez pas davantage. . . . :

.

.

L E T T R E L X X V .

A mr. d'ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaisir en me
 fésant part de votre résolution
 au sujet de ce voyage chez les bar-
 bares. Vous méprisez & refusez avec
 politesse des offres magnifiques , qui
 auroient ébloui la plupart des autres.
 Cette conduite est noble & généreuse :
 tout le monde l'approuve. Il est plus
 beau à un philosophe de jouir en
 paix , au sein de sa patrie & dans
 la médiocrité , de la réputation qu'il
 a acquise par les travaux , que d'aller

chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lû quelque chose de votre ouvrage sur les jésuites, & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrâce, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui, qui fait de si belles choses sur tous les événemens qui se présentent. Je vous repete en finissant, que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, & qui le fera.

Je suis, &c.

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y est beau , tout y est vrai ; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire , & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas , & les hypocrites ne voudront pas vous entendre, Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que

F 3 cette

cette scene s'étoit passée parmi les cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte inquisition a été fondée; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lû quelques morceaux de votre ouvrage au roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de rehabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi je ne serois pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort devote : Dieu me préserve d'être jamais devote de cette maniere !

Pour

Pour revenir à vous , mon cher monsieur , peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes ; ils en ont bien besoin : pour moi , je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le roi & pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous , parce qu'ils étoient mauvais , & que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes

ennemis ; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du roi, & je ne serois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque temps à Bicêtre, pour pleurer ses péchés, ses calomnies & sa mauvaise poësie.

Est-il vrai que vous avez été dangereusement malade, & que vous avez reçu les sacremens avec une dévotion exemplaire : j'appris cette première nouvelle avec douleur, & la seconde avec plaisir ; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis.

nemis. M. d'Argouge disoit à ce sujet : *Ah ! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fièvre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprens de votre santé me sont très-agréables : ma joie seroit complète, si je pouvois vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.

LETTRE LXXVII.

A la comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle comtesse, les tableaux exposés au Louvre : j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre : je suis seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit ; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint

craint moins la mort que la perte de sa jeunesse : quiconque soutient le contraire, ment, ou n'est qu'une bête.

A propos j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon & sincère que j'aime tant. Le nouveau ministre se pique d'être honnête homme : hélas ! ils le font tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien user de paires par an. Mais, dit le roi, comme je suis souvent à cheval, je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en

tout qu'à environ dix douzaines, dit le contrôleur : Eh bien, voici le mémoire des culottes qu'on a mises sur le compte de votre majesté pour l'année dernière ; il y en a seulement 900 paires. Ce galant homme alla ensuite chez mesdames de France, & tira de sa poche quelques paires de gants blancs, en leur demandant comment elles les trouvoient. Ils sont fort beaux, dirent les princesses. Fort bien, reprit le contrôleur, ils ne me coutent que vingt sols la paire ; les vôtres en coutoient cinquante : j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez, ma chere, que cet homme commence bien :

mais

mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes, ou des gants. On tâche de faire des emprunts ; mais les françois n'ont rien à prêter, & les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypoteques, ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disoit hier qu'un général portugais ayant besoin d'argent, s'adressa à des marchands qui lui prêterent deux cens mille pistoles sur sa barbe. Je ne fais combien d'estime les hollandois, par exemple, ont pour la barbe du roi ; mais je suis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prêter vingt ducats sur ce gage. On parloit
il

y a quelque temps de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis , qui disent qu'ils sont les colonnes de l'état ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'état, comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection & la misère. Autrefois on haïssoit la France, mais on la craignoit : à présent on la hait & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique qui seroit fort ennuyeux

ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque temps : elle a tué vingt personnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici : j'aimerois presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; & si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu, &c.

LETTRE LXXVIII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un garde du corps couvert de sang & de blessure dans son poste. Eh ! qui l'a mis dans cet état, dites-vous ? Patience, madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins ? Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du roi. Cette
aventure

aventure a paru bien étonnante , &
 a répandu l'alarme par-tout. On l'a
 encore interrogé , & à la fin on a dé-
 couvert par ses réponses , que son as-
 sassin étoit lui-même. Il faut main-
 tenant vous dire quels étoient les
 motifs de ce pauvre homme. Il
 comptoit qu'en se donnant cinq ou
 six coups de couteau dans des en-
 droits peu dangereux , tout le monde
 concluroit que la vie du roi avoit été
 en grand danger , qu'on admireroit
 & qu'on récompenseroit son courage
 & sa fidélité. Mais il se trompoit :
 on a jugé cette affaire singulière d'une
 si grande importance , par les suites
 fâcheuses qu'elle auroit pû avoir ,
 qu'au

qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, & qu'il seroit peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, & ils sont les maîtres*.

L'écrin que vous m'avez envoyé est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre
 fille

* Le pauvre Latouche fut pendu.

fille que j'aime plus que votre écri-
 beaux traits, beaux yeux, belle taille
 & bon cœur. Elle a une foule d'ad-
 mirateurs, dont elle ne paroît pas
 faire grand cas; & je l'en estime da-
 vantage, car il est difficile de lui
 plaire & de la mériter. Il y a pour-
 tant un jeune homme riche, aimable
 & d'une grande maison, qui pourroit
 lui convenir. Je ne pense pas même
 qu'elle le voie avec la même indiffé-
 rence que les autres; car elle est tou-
 jours fort sérieuse & fort réservée avec
 lui. C'est-là un symptome de la
 maladie amoureuse, autant que je
 puis m'en souvenir. Si ce parti ne
 vous déplaisoit pas, j'ai dans l'esprit
 qu'il

qu'il ne seroit pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, surtout parce que je vous aime : le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des passions. Adieu, ma chere, aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE LXXIX.

A la même.

AUssi-tôt que vous aurez lû cette lettre, je vous prie, ma très-chère amie, de faire mettre les chevaux à votre carrosse, & d'aller chez la marquise de Laval. C'est encore une emplette : est-ce que je ne ferai jamais lasse de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien, tandis qu'il est encore tems. Elle vous dira ce que c'est ; mais ne me grondez pas, si vous

vous désapprouvez cette dépense. Le maigre ambassadeur va nous quitter ; & personne , à ce que je pense , ne le regrettera , excepté son boucher & son tailleur : il n'a ni l'esprit , ni la personne aimable. Le roi lui donnera son portrait : on ne fait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le comte va aux eaux de Plombières ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a besoin , & encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain mr. le Riom : eh bien , il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon :

leçon : mais qui est-ce qui profite des
bonnes leçons ? faites donc tous vos
efforts pour rompre ce voyage, s'il
n'est pas absolument nécessaire. Le
gros bœuf est bien malade : on espere
qu'il mourra, il vit trop long-tems
pour sa pauvre famille & les honnêtes
gens. Savez-vous que la grosse du-
chesse est arrivée, celle qui court
seule toute l'Europe comme un gre-
nadier ? En vérité la nature s'est
trompée en la fésant ; car c'est un
homme que cette femme-là. Elle vit
le roi hier, qui lui demanda des nou-
velles de ses voyages, & si Londres
étoit plus beau que Paris, „ Sire, ”
dit-elle, „ il n'y a pas de belles mai-
„ sons

„ fons à Londres ; mais il y a quan-
„ tité de belles rues , & de beaux
„ visages , surtout parmi les fem-
„ mes. ” Elle part bientôt pour
l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux
fois , & elle nous promet une rela-
tion de ses voyages : cela fera curieux.
Je suis obligée de finir ici. Donnez-
moi pourtant un baiser ; je vous en
rendrai mille , &c.

LETTRE

LETTRE LXXX.

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette semaine : pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Si vous saviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis terrestre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, sinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui soit aimable que le roi : tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court. La

Tom. II.

G

ga-

galanterie est la folie des françois : les autres nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer , je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne fait pas ce que je veux dire ; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse , grave ; & souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste , le jeune homme que je soupçonne a du mérite , & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié est une belle chose , puisqu'elle met , pour ainsi dire , la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des re-
pré-

présentations inutiles au sujet de la démolition de son port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les Anglois parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle se fera en six mois, d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou : on parie au lieu de raisonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers anglois. Il faut donc que vous sachiez, madame, que l'empereur hait les françois à la mort ; qu'il veut ravoïr la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place : il doit encore conquérir l'Alsace & les trois évêchés, comme des anciens domaines de l'empire. Son armée est déjà en campagne : elle est

auprès de Treves, où sans doute elle est tombée des nues ; & tout cela va fondre sur la pauvre France au printemps. Voilà , madame , ce que les anglois écrivent , & ce qu'ils croient : cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada, les sauvages aiment toujours les françois, & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possède si bien l'art de se faire haïr que les anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai presque envie de vous aller surprendre

prendre un de ces jours : mais ne
m'attendez pas, car ce ne seroit plus
une surprise. Mon Dieu ! le beau
tems ! Que n'êtes-vous ici pour
m'aider à le trouver encore plus beau !
Adieu.

LETTRE LXXXI.

A la même

VOS réflexions sur l'amitié sont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincèrement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui certainement, j'ai vû le comte de G... * ; c'est un homme qui parle mal,

* Guerchi, depuis ambassadeur à la cour de Londres,

mal , mais qui pense bien. Il est magnifique en tout , & on en veut faire un ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambassades : j'admire ici les bons effets de la vanité. C'est une folie particuliere à la noblesse françoise : ailleurs on sert , mais on se fait bien payer ; mais chez nous on paye pour servir : peut-être cet esprit est-il utile à un état. Ce comte donc part bientôt ; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant , & je lui ai accordé cette grace. Ainsi nous

G 4 aurons

aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier seule avec notre petite fille dans mon parc : il étoit presque nuit, & nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc ; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemise. A vingt pas de-là nous apperçumes un géant tout noir : c'étoit un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étoient les enfans du suisse, qui s'amusoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes.

hommes ne sont guere moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV. soit aussi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le temps de la bien voir. On va la dédier ; mais c'est au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit duc s'est avisé de me haïr , & de mal parler de moi ? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me suffit ; & malgré le torrent de haines , d'impertinences & d'horreurs que j'essuie tous les jours , si

G. S. vous

(150)

vous me restez fidele, je ne serai pas
à plaindre. Recevez, ma chere, le
baïser le plus tendre de votre amie.

Je suis, &c.

J
&
av
da
un
le
&
ré
ti
P
L

LETTRE LXXXII.

A madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere duchesse. Elle a tort, & vous n'avez pas raison : il faut avoir de la complaisance & des égards dans le monde, sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous & pour les nôtres. Chacun a ses foibleffes, & les femmes surtout : supportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La duchesse est fiere, prompte &

G 6 étourdie;

étourdie , mais elle a le cœur bon ,
 & je crois que sa faute est involon-
 taire. Je veux absolument vous re-
 concilier , & vous faire embrasser :
 ces petites guerres de femmes sont
 toujours ridicules , & font rire les
 hommes , qui en pareil cas se coupent
 bravement la gorge sans s'amuser à
 crier & à disputer.

Le nonce doit faire son entrée cette
 semaine : j'y enverrai la petite St.
 Ives , qui est fort curieuse de voir ces
 petites choses. Voulez-vous bien ,
 ma chere dame , vous en charger , &
 me la ramener ensuite à Belle-vue ,
 où nous passerons la soirée aussi agréa-
 blement que des femmes peuvent
 faire.

faire. J'ai vû hier le petit comte,
 il est bien joli ; il me fait toujours
 souvenir de ma pauvre Alexandrine,
 qui avoit beaucoup de son air. Je
 vous salue de tout mon cœur : aimez
 tout le monde , & ne vous fâchez
 contre personne : car la colere est fort
 mauvaise pour la santé.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A la Comtesse de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à des personnes que je hais, ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite duchesse. Ah ! quelle affomante créature ! Comme elle grasseye, comme elle languit ! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre

tendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable : venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus, tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modestie, & qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre
sexe

(156)

prenez l'exemple de la sagesse & du bon sens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

J
&
fa
a
do
de
fit
ne
en
ég
&

LETTRE LXXXIV.

A la même.

JE connois donc enfin madame la
 maréchale. Je cherchois une amie,
 & n'ai trouvé qu'une intrigante
 sans esprit & sans modération. Elle
 a voulu me détruire ? je lui par-
 donne, & ne lui ferai d'autre mal que
 de la mépriser & de l'éviter. Ma
 situation est bien malheureuse ? Je
 ne peux connoître mes amis, ni mes
 ennemis : ils ont tous les mêmes
 égards extérieurs, la même politesse
 & le même langage. Ah ! que je
 hais

hais ce monde bas & flatteur ! J'aime-
 rois bien mieux l'honnête franchise
 des sauvages, qui aiment, ou haïssent
 ouvertement. Parmi nous on rampe,
 on caresse, on embrasse ceux qu'on
 veut perdre ; & tout cela s'appelle le
 bel usage du monde chez les peuples
 civilisés. Vous, ma chere, vous êtes
 presque la seule qui me consoliez de
 toutes ces miseres

LETTRE LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontaine-bleau triste, abatue, de mauvaise humeur : la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne fais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais : mais j'ai besoin de vous les faire : pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands ! Ils ne vivent jamais que
dans

dans l'avenir , & ne sont heureux
 qu'en espérance : il n'y a point de
 bonheur dans l'ambition. Je suis
 toujours mélancolique , & souvent
 sans raison. Les bontés du roi, les
 égards des courtisans , l'attachement
 de mes domestiques , & la fidélité
 d'un très-petit nombre d'amis , tant
 de motifs qui devoient me rendre
 heureuse , ne me touchent plus. J'ai
 eu autrefois la pensée de devenir
 femme de roi, & je me flattois que
 le meilleur des princes pourroit bien
 faire pour moi ce que son bisaïeul
 avoit fait pour une veuve de cin-
 quante ans. Il n'y avoit qu'une
 petite difficulté à ce beau plan :
 la

la grande * dame, & le petit † Normand vivoient encore. Voilà, ma belle comtesse, les chimères qui ont longtems amusé ce cœur foible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris : eh bien : cela m'a plû pendant deux jours. Celle de Belle-vue est charmante, & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me rapportent tous les jours l'histoire & les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais

quand

* La reine. † Mr. le Normand d'E'tioles son mari.

quand on a fini, je demande ce qu'on
 a dit. En un mot ; je ne vis plus, je
 suis morte avant mon tems : mon
 royaume n'est plus de ce monde. Tout
 le monde conspire à me rendre la vie
 amere. On m'impute la misere pu-
 blique, les mauvais plans du cabinet,
 les mauvais succès de la guerre & les
 triomphes de nos ennemis. On m'ac-
 cuse de vendre tout, de disposer de
 tout, de gouverner tout. Il arriva
 l'autre jour qu'un bon vieillard au dî-
 ne, du roi, s'approcha de lui, & le
 pria de vouloir bien le recommander
 à madame de Pompadour. Tout le
 monde éclata de rire de la simplicité
 de ce pauvre homme : mais moi, je

ne

ne riois pas. Un autre présenta il y a quelque tems au conseil un mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple : son projet étoit de me prier de prêter cent millions au roi. On rit encore de ce beau plan ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me sont bien sensibles : ma vie est une mort continuelle. Je devrois sans doute me retirer de la cour ; mais je suis foible, & je ne puis ni la souffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, &, s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.

TABLE

T A B L E
D U
TOME PREMIER.

L E T T R E I.

Au duc de MIREPOIX, 1753. Page 1

L E T T R E II.

Au même, 1753. 4

L E T T R E III.

A madame la maréchale d'ETRE'ES,

1754.

7

TOM. II.

H

TABLE.
LETTRE IV.

A mr. BERRIER. - - Page II

LETTRE V.

A mr. DIDEROT, - - - 15

LETTRE VI.

A la marquise de BRE'VEUIL, Mars,
1754. - - - 17

LETTRE VII.

A la comtesse de BRANCAS. - 21

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX. 1755. 28

LETTRE IX.

Au même, 1755. - - - 31

T A B L E.

L E T T R E X.

Au même, Juin, 1755. Page 33

L E T T R E X I.

A la duchesse d'AIGUILLON, 1755.

- - - - 37

L E T T R E X I I.

A la duchesse de CHAROST, 1755.

- - - - 40

L E T T R E X I I I.

Au marquis d'ALBRET, 1755. 45

L E T T R E X I V.

Au Comte d'AFRI, 1755. - 48

L E T T R E X V.

A madame DUBOCAGE. - - 53

T A B L E.

LETTRE XVI.

A mr. ROUILLE', 1756. page 55

LETTRE XVII.

Au maréchal duc de BELLISLE,

Mars, 1756. - - - - 59

LETTRE XVIII.

A la maréchale d'ETRE'ES, Mars,

1556. - - - - 64

LETTRE XIX.

Au duc de BOUFFLERS, 1756. 67

LETTRE XX.

Au comte de TRESSAN, 6 Mai, 1756

- - - - 70

LETTRE XXI.

Au marquis de GALISSONIERE

Mai 1756. - - - - 71

TABLE.

LETTRE XXII.

Au comte de STAREMBERG, Juin

1756. - - - Page 74

LETTRE XXIII.

A la comtesse de BRIENNE, Juillet,

1756. - - - 77

LETTRE XXIV.

Au duc de BOUFLERS, 1756. - 81

LETTRE XXV.

Au comte d'AFRI. 1756. - 84

LETTRE XXVI.

A la comtesse de BASCHI, Janvier,

1757. - - - 91

LETTRE XXVII.

A la maréchale d'ETRE'ES, Août,

1757. - - - 94

T A B L E.

LETTRE XXVIII.

Au maréchal de SOUBISE, Novembre
1757. - - - Page 97

LETTRE XXIX.

A la comtesse de BASCHI, 1757. 108

LETTRE XXX.

Au maréchal de NOAILLES, 1758. 109

LETTRE XXXI.

Au duc de BOUILLON, 1759. 109

LETTRE XXXII.

Amr. DUCLOS, Secrétaire de l'Académie françoise. 110

LETTRE XXXIII.

Au duc de BROGLIE, Mars, 1759
- - - - - 111

TABLE.

LETTRE XXXIV.

A la maréchale de CONTADES, Août,
1759. - - - Page 118

LETTRE XXXV.

Au maréchal de BELISLE, 1759.
- - - 122

LETTRE XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU, 125

LETTRE XXXVII.

A la comtesse de BASCHI, - 129

LETTRE XXXVIII.

A la même, - 135

LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT, 1760.
- - - 139

T A B L E.

LETTRE XL.

Au marquis de CASTRIES, Novembre,
1760. - - Page 142

LETTRE XLI.

Au comte d'AFRI, 6 Novembre, 1760.
- - - 145

LETTRE XLII.

Au duc de WIRTEMBERG, 1760. 148

LETTRE XLIII.

Au duc de BELISLE, - 150

LETTRE XLIV.

A la comtesse de BASCHI, 1760. 155

LETTRE XLV.

A la même, 1760. - - 159

LETTRE XLVI.

A mr. BERRIER, 1761. - 163

T A B L E.

LETTRE XLVII.

Au comte de s. FLORENTIN. Page 168

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS, - 171

LETTRE XLIX.

A mr. de BUSSI, - 175

TABLE
DU
TOME SECOND.

LETTRE L.

A la maréchal de BROGLIE, 1761.

- - - - Page 1

LETTRE LI.

Au maréchal de SOUBISE, 1761. 4

LETTRE LII.

A la comtesse du BARAIL, - 9

T A B L E.

L E T T R E L I I I.

A mr. de VOLTAIRE, 1762. Page 12

L E T T R E L I V.

Au marquis de BEAUSSAC, 1762. 15

L E T T R E L V.

Au Duc de FITZ-JAMES, 1762. 19

L E T T R E L V I.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 22

L E T T R E L V I I.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 25

L E T T R E L V I I I.

Au maréchal de SOUBISE, 1762. 30

T A B L E.

L E T T R E L I X.

Au duc de CHOISEUL, 1762.
- - - Page 34

L E T T R E L X.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 40

L E T T R E L X I.

A madame l'abbesse de CHELLES,
1762. - - - 47

L E T T R E L X I I.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 50

L E T T R E L X I I I.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 53

L E T T R E L X I V.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 58

T A B L E.

L E T T R R L X V.

Au duc de NIVERNOIS, Octobre 1762.

- - - - Page 61

L E T T R E L X V I.

A la comtesse de BASCHI 1762 66

L E T T R E L X V I I.

A la même. - - - 71

L E T T R E L X V I I I.

A la même, 1762. - - 77

L E T T R E L X I X.

Au maréchal de NOAILLES, 1762 85

L E T T R E L X X.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 93

T A B L E.

LETTRE LXXI.

A la même, 1762. - Page 101

LETTRE LXXII.

A la même. - - 106

LETTRE LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris. 112

LETTRE LXXIV.

Au duc de BROGLIE. - - 116

LETTRE LXXV.

A mr. d'ALEMBERT. - 119

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE. - 121

T A B L E.

LETTRE LXXVII.

A la comtesse de BASCHI. Page 126

LETTRE LXXVIII.

A la même. - - - 132

LETTRE LXXIX.

A la même. - - - 137

LETTRE LXXX.

A la même. - - - 141

LETTRE LXXXI.

A la même. - - - - - 146

LETTRE LXXXII.

A madame de NEULLI. - - - 151

LETTRE LXXXIII.

A la comtesse de BASCHI. - - - 154

TABLE.

LETTRE LXXXIV.

A la même. - - page 157

LETTRE LXXXV.

A la même. - - 159

9751/14

2-1
on
(2)